

Marie-Ange Voisin-Fougère

« M. Zola aimait-il rire ? »

Pèlerinage de Médan 1999

On se fait aujourd'hui d'Émile Zola une image excessivement sérieuse, tant à cause des thèmes qu'il traite dans ses romans, que pour sa courageuse attitude lors de l'Affaire Dreyfus. «C'est du Zola», entend-on souvent pour qualifier tel récit particulièrement affligeant, telle histoire particulièrement riche en coups du sort et autres infortunes. Or il est amusant de constater que le lecteur des années 1880 se faisait une tout autre idée de l'écrivain naturaliste : c'est sous les traits d'un être lubrique et dévoyé que Zola se voyait systématiquement caricaturé, une amusante légende que ses ennemis en littérature alimentèrent longtemps. Où donc situer Zola entre ces deux extrêmes ? Tel est le propos que je souhaiterais esquisser devant vous. Et, plus précisément, la question que je vais soulever est la suivante : M. Zola aimait-il rire ?

A priori non, me répondront les spécialistes de Zola : quelle question ! Comme n'hésite pas à le dire son ami Paul Alexis, Zola était doté d'un tempérament extrêmement mélancolique et d'une sensibilité malade qui le prédisposait plus que tout autre à l'hypocondrie et au pessimisme. La lecture des lettres de jeunesse confirme à l'avance ce constat. La propension de l'écrivain à l'angoisse et à l'isolement s'y annoncent clairement : «Je suis triste, bien triste, depuis quelques jours et je t'écris pour me distraire», écrit-il à Cézanne le 9 février 1860.

Je suis abattu, incapable d'écrire deux mots, incapable même de marcher. Je pense à l'avenir et je le vois si noir, si noir, que je recule épouvanté. Pas de fortune, pas de métier, rien que du découragement. .

A ce pessimisme s'ajoute au fil des ans une hantise de la mort peu propice à la gaieté. Ainsi, au cours d'une conversation sur la mort, Zola s'épanche, devant Tourgueniev, Daudet et Goncourt :

Oh ! c'est terrible, cette pensée ! [...] Il y a des nuits où je saute tout à coup sur mes deux pieds au bas de mon lit et je reste, une seconde, dans un état de terreur indicible.

Quand, enfin, le terme *joie* apparaît sous la plume de Zola, il est appliqué à une réalité aussi sérieuse que possible : le travail. On connaît la devise inscrite ici-même : *nulla dies sine linea* - «aucun jour sans une ligne». Or l'écriture constitue pour Zola une perpétuelle source d'insatisfaction et de doute. La première raison qu'il donne à ce mécontentement réside dans son mode d'écriture :

Dès les premiers feuillets, je sais où je vais [...]. Rien n'est donc laissé à l'imprévu. Je ne connais pas, ainsi, la joie que l'artiste éprouve devant une trouvaille, le jet de lumière inattendu qui éclaire l'œuvre d'un éclat nouveau et la fait dévier quelquefois vers une orientation plus originale.

De plus, l'écrivain est sans cesse hanté par une angoisse dévorante : l'impuissance à atteindre la perfection. Enfin, dernier aspect de ce calvaire que constitue pour Zola l'écriture : le sacrifice de sa vie. On se souvient des propos de Sandoz, dans *L'Œuvre* :

Écoute, le travail m'a pris mon existence. Peu à peu, il m'a volé ma mère, ma femme, tout ce que j'aime. C'est le germe apporté dans le crâne, qui mange la cervelle, qui envahit le tronc, les membres, qui ronge le corps entier. [...] Plus rien, plus rien dans mon trou que le travail et moi, et il me mangera, et il n'y aura plus rien, plus rien !.

Quant à l'esthétique naturaliste elle-même, inutile d'escompter en tirer le moindre amusement. C'est à l'image du scalpel que Zola recourt le plus complaisamment lorsqu'il décrit sa méthode. Foin

d'amabilité et de légèreté. La dissection de l'être humain, au nom de la vérité, exclut toute forme de rire : la gaieté n'est pas de mise à qui soulève les voiles, incise les chairs. La seule joie de l'écrivain naturaliste résidera alors dans le sérieux, dans la perfection de l'analyse.

Tempérament mélancolique, existence vouée au travail, parti-pris esthétique sérieux, rien de bien amusant dans tout cela. A moins d'envisager le rire provoqué par Zola *malgré lui* : on pensera aux caricatures dont il fit si souvent l'objet, ou bien aux légendes sulfureuses qui rapidement furent associées à son nom, au grand amusement de ses amis : «Vous savez que je vis dans l'orgie et que je scandalise mon époque par mon existence désordonnée», ironise Zola. Toutefois ce serait tomber justement dans la caricature que de ne pas envisager l'autre face de l'austère maître de Médan, souriante celle-là.

Zola nous y pousse lui-même, avec la confidence suivante :

Au fond, ma gaieté est toujours vivace ; un mot, un geste, un rien la fait éclater, rieuse et bavarde. La surface seule est triste chez moi ; si quelquefois le découragement pénètre plus loin, ce n'est que pour un temps ; bientôt la moindre pensée me distrait, le moindre plan de poème ou de nouvelle.

De même, Zola aime la vie, même si cet amour se détache sur un indéniable fond de désespoir. Aussi pourrait-on parler d'un optimisme volontariste : Zola *veut* croire au bonheur, foi qui se présente comme une tâche de tous les instants. Sans doute est-ce à l'occasion de la rédaction du *Docteur Pascal*, le dernier roman des *Rougon-Macquart* que Zola s'explique et explique le plus clairement son amour de la vie :

Je ne dis pas que [*Le Docteur Pascal*] sera consolant, car ce mot serait bête. Mais il sera humain, sympathique à la vie, dont j'ai dit beaucoup de mal, c'est vrai, mais que j'aime au fond. J'ai injurié la vie comme on gourmande quelqu'un que l'on aime beaucoup, mais dont on connaît trop les défauts et que l'on rêve meilleur.

Dire du mal de la vie tout en l'aimant au fond, injurier ce que l'on aime par-dessus tout, prôner ce dont pourtant on doute, telle est la contradiction inhérente à l'optimisme zolien.

Le relevé des occurrences du mot *joie* dans les lettres, les articles ou les discours de Zola est alors éclairant. Apparaît rapidement une incapacité à éprouver un sentiment de contentement spontané et sans mélange.

Premier type d'occurrences, celui qui renvoie aux critiques d'une rare virulence dont Zola fut toute sa vie l'objet. Sa réponse devint quasi invariable : prendre le parti d'en rire. Apprenant qu'en Belgique, un club de jeunes avocats a inauguré des débats fictifs où l'on fait le procès de ses œuvres, il affirme se réjouir d'en lire les comptes-rendus : «C'est très amusant». Seules l'impuissance et l'envie motivent cet acharnement, sous-entend ainsi Zola :

Continuez, mes petits, continuez, de grâce ! Quand je reçois et que je lis vos revues [grises et mornes], ah ! si vous pouviez voir de quel rire sardonique je ris dans ma vieille barbe !.

Bien plus, Zola considère, du moins l'affirme-t-il, ces critiques comme un aiguillon salutaire : évoquant les paquets d'articles que lui envoie à Londres son éditeur Charpentier pendant son exil, il n'hésite pas à les appeler «une des jouissances et un des exercices les plus salutaires de [s]a vie». Et plus loin : «Allons ! un crapaud hier, un crapaud aujourd'hui, en attendant le crapaud de demain, pour ma santé et pour ma joie !».

De cette joie-là peut être rapprochée celle que procure à Zola, loin de toute querelle le mettant lui-même en cause, le constat de la médiocrité. Ainsi il considère telle étude imbécile sur Balzac comme le «comble de la drôlerie». De même le réquisitoire de Me Pinard, lors du procès intenté à *Madame Bovary*, constitue pour lui un «document d'impérissable drôlerie».

Le travail d'écrivain lui-même apporte à Zola un contentement certain, même s'il est dénué de toute spontanéité. En fait, il faut attendre les dernières années pour que l'expression de cette joie devienne évidente :

C'est le travail, c'est la pensée de mon œuvre, de mon devoir à accomplir, qui m'a toujours tenu debout. C'est par le travail que j'ai connu mes joies, et je crois bien que si je vax quelque chose aujourd'hui, c'est grâce uniquement au travail..

Certes on pourra trouver trop intellectuel le contentement évoqué ici : il s'agit là d'une joie bien raisonnable. Mais c'est la seule à laquelle Zola ait accédé.

Autre rire de Zola, bien plus féroce celui-là : le rire du satiriste. Il s'agit là d'une forme d'esprit particulière qui nécessite un véritable talent. Zola en est indéniablement pourvu. De la fine ironie à la pointe vengeresse, il en pratique avec habileté tous les registres, ayant compris que l'esprit constituait une arme privilégiée tant pour affirmer ses idées que pour défendre son œuvre.

«Je crois que je vais faire un livre amusant et terrible» annonce-t-il à Céard à propos de *Nana*, «Je crois que je vais écrire un livre féroce et gai», lui dit-il de *Pot-Bouille*. Mais c'est dans ses articles que l'esprit polémiste de Zola éclate le plus vivement. Entreprend-il de dénigrer les grands travaux du préfet de Paris Haussmann, il dresse un parallèle féroce :

... M. Haussmann, qui est plein de sollicitude pour les riches, a fait des bois de Boulogne et de Vincennes des promenades princières, où les heureux peuvent aller bercer leurs rêveries, au trot régulier de leurs chevaux de luxe [...]

Les ouvriers étouffent dans les quartiers étroits et fangeux où ils sont obligés de s'entasser....

Zola possède un sens aigu de la formule. S'en prenant au poète Moréas, il dénigre cette œuvre de «grammairien affolé» et déclare : «C'est de la poésie de bocal». Pourfendant Stendhal, il écrit : «Tous les personnages de Stendhal semblent avoir la migraine, tellement il leur travaille la cervelle».

Enfin il est une arme que Zola manie avec une dextérité redoutable : l'ironie. Il connaît la gamme de toutes les tonalités ironiques sur le bout des doigts. L'ironie impitoyable, quand il s'agit de défendre les choix artistiques posés dans son *Salon* :

J'ai commis l'énormité de ne pas admirer M. Dubuffe après avoir admiré Courbet [...].

J'ai eu la naïveté coupable de ne pouvoir avaler sans écoëurement les fadeurs de l'époque, et d'exiger de la puissance et de l'originalité dans une œuvre.

L'ironie sarcastique visant tel article critiquant *L'Assommoir* pour vanter une de ses premières œuvres, les *Contes à Ninon* :

A la vérité, j'ai encore chez moi des œuvres qui sont beaucoup plus remarquables que les *Contes à Ninon*, ce sont mes anciennes narrations de collège, conservées au fond d'un tiroir. J'ai même mon premier cahier d'écriture, où les bâtons ont déjà un mérite littéraire bien supérieur à celui de mes premiers romans.

L'ironie amusée, à l'encontre, par exemple, de la nouvelle école symboliste, particulièrement hostile au naturalisme :

Encore des lis, encore des lis, je vous assure que vous n'en avez pas mis assez ! Des jonchées, des brassées de lis, pour que vous en empoisonniez le monde ! Et des vierges pâles, des vierges tout âme se promenant dans les forêts, fondant entre les bras des amants comme des rêves, encore d'autres, toujours d'autres, pour que nous en soyons écoeurés jusqu'au dégoût ! Et des symboles, oh ! des symboles, je vous en supplie, ne vous arrêtez pas, faites-en sans lassitude, et de plus obscurs, et de plus compliqués, et de plus accablants pour les pauvres cervelles humaines !.

Autant de citations, autant de marques d'un esprit trop complaisamment refusé à Zola, ce que seuls ses amis pouvaient démentir, par exemple Henry Céard :

Le public le connaît seulement par ses livres, par ses polémiques, par le bruit qu'il a mené longtemps en librairie et dans ses feuilletons. Il s'est ainsi formé du caractère de Zola une idée purement batailleuse ; et le terrible combattant qu'il fut dans les lettres a laissé inconnu l'homme bienveillant et enjoué qu'il fut dans l'intimité. Réserve et timide devant les étrangers, il montrait dans le cœur à cœur des réunions d'amis un caractère de bonhomie caustique contrastant beaucoup avec les affirmations du vulgaire et la légende qu'il n'avait pas d'esprit. Zola, dans l'intimité, était un charmant causeur.

Ce qui est indéniable par contre, c'est le parti-pris de l'écrivain contre les beaux esprits et une pratique spirituelle fort appréciée chez nous : «On aime beaucoup à rire en France». Or Zola considère que cette gaieté-là dessert ses compatriotes plus qu'elle ne les met en valeur, quoi qu'ils en pensent. D'abord parce qu'elle repose sur une légèreté insupportable. On rit d'un rien. Devant l'*Olympia* de Manet, on rit d'un chat :

Un chat, vous imaginez-vous cela ? Un chat noir, qui plus est, c'est très drôle... O mes pauvres concitoyens, avouez que vous avez l'esprit facile .

Ensuite l'esprit français se repaît d'une grivoiserie que les journaux parisiens offrent quotidiennement en pâture à leurs lecteurs. Ces mêmes journaux qui s'acharneront longtemps contre Zola l'écrivain pornographe, multiplient les «indiscrétions de boudoir et de coulisses» au regard desquelles *Thérèse Raquin* ou *Nana* sembleront bien inoffensives. Enfin Zola ne pardonne pas à l'esprit français un trait qui lui semble plus généralement caractéristique de son époque : le nivellement par le bas, le rabaissement du génie au nom de la médiocrité ambiante. Tel est le rire du public devant les tableaux de Monet, ou encore à la lecture des romans de Flaubert. On voit alors se profiler chez Zola la nostalgie d'une autre époque, d'une tradition disparue du rire français, nostalgie d'ailleurs commune à nombre d'écrivains de cette époque.

Cette célébration de la grande tradition française du rire par Zola exige qu'on distingue différentes époques. Dans les lettres de jeunesse, un auteur est à plusieurs reprises invoqué pour réagir contre une invincible tendance au pessimisme : Rabelais. «Buvez et fumez à mon intention. Riez surtout, s'il est possible. Rabelais dit que le rire est le propre de l'homme ; suivez donc les préceptes de ce maître passé en joyuseté», enjoint Zola à ses deux amis Baille et Cézanne. La gaieté rabelaisienne apparaît comme l'unique moyen de transfigurer une existence vouée à la mort.

Par la suite, les vingt-cinq années tout entières vouées au grand œuvre accusent chez le maître de Médan un pessimisme plus ou moins masqué, en tout cas une vision trop réaliste de la vie pour qu'elle fasse encore place à l'enthousiasme et au rire. Et sans doute pense-t-il à sa propre difficulté à être gai quand il célèbre Balzac :

Mais ce qu'il faut mettre surtout en avant, c'est sa bonté et sa gaîté. Il était bon et il était gai, deux qualités bien rares dans ce terrible métier des lettres, qui aigrit et attriste si vite les meilleurs.

Il faut attendre les années 90 pour que réapparaisse dans la bouche de Zola la célébration de «l'ancienne gaieté gauloise» qu'il estime indûment bafouée par la jeunesse contemporaine :

Ah ! que vous avez une triste façon d'être jeunes, et que je vous aimerais mieux un peu fous, un peu sots, aussi injustes et passionnés, certes, mais sans toute cette lourde nuit qui veut être profonde. Eh ! oui, la vieille gaîté française....

Surtout je voudrais citer un discours prononcé en 1892 à Sceaux pour la fête des félibres, et qui constitue un véritable hymne à la joie :

Et il y a encore une chose, messieurs, dont il faut vous remercier : c'est d'oser être gais, dans un temps où la gaîté manque littérairement de distinction. Sans vous inquiéter des sourires, vous faites des choses qui perdraient de réputation des gens du nord : vous couronnez des bustes, vous donnez des fêtes au peuple. On vous a vus, à Meudon, fêter Rabelais [...] On vous a vu chevaucher jusque

dans les Pyrénées [...] comme emportés par un vent de joie. La France est à vous, vous ne craignez pas d'y promener l'éclat de vos rires, les fleurs galantes des réjouissances de jadis. Et je le répète, c'est très brave, cela. D'abord, vous vous amusez, ce qui est bien quelque chose. Ensuite, vous faites honte à ceux qui ne s'amusez pas, vous sonnez le réveil de toutes les énergies et de toute la santé de notre race.

Et Zola de nous livrer alors une précieuse définition de la gaieté, sur laquelle je voudrais clore mon propos :

La gaiété, c'est l'allègement de tout l'être, c'est l'esprit clair, la main prompte, le courage aisé, la besogne facile, les heures satisfaites, même si elles sont mauvaises. C'est un flot qui monte du sol nourricier, qui est la sève de tous nos actes. C'est la santé, le don de nous-mêmes, la vie acceptée dans l'unique joie d'être et d'agir. Vivre et en être heureux, il n'est pas d'autre sagesse peut-être.

Zola drôle ? rarement. Zola spirituel ? souvent. Zola gai ? assurément, même si souvent il voulut l'être plus qu'il ne le fut réellement.